

## PRÉSENTATION

La Deuxième Guerre mondiale se termine en 1945 par la victoire des Alliés (dont le Canada) sur l'Allemagne.

Au cours des années suivantes, le monde entier découvre l'ampleur du génocide du peuple juif. Hitler, le chef de l'Allemagne, et ses troupes nazies ont profité de leur guerre contre la plupart des pays d'Europe pour éliminer des millions de civils juifs ou d'autres races qu'ils considéraient inférieures.

À cette époque-là, au Québec comme ailleurs en Amérique, la société adhère entièrement aux valeurs traditionnelles : l'autorité et le pouvoir, perçus par la plupart des gens comme venant de Dieu, sont rarement remis en question.

C'est le cas aussi bien à l'école que dans les familles.

La nouvelle qui suit raconte une fin de cours dans une école secondaire de l'époque.

**Frère Léon**

1. Frère Léon se préparait à faire son numéro. Jerry connaissait les symptômes - tous les gars les connaissaient. C'étaient des «Première année» pour la plupart, qui n'étaient dans le cours de Léon que depuis un mois environ, mais ils avaient déjà vu le style du professeur. D'abord il leur donnait quelque chose à lire. Puis il allait et venait sans arrêt, soupirant, arpentant les allées, la baguette à la main, baguette qu'il utilisait soit comme le fait un chef d'orchestre, soit comme une épée de mousquetaire. Il se servait de l'extrémité pour déplacer un livre sur une table, ou pour soulever la cravate d'un gars, ou pour frotter doucement le dos d'un autre, ou encore pour piquer les détritrus le long de son parcours, comme s'il était ramasseur d'ordures. Un jour, la baguette était restée un instant sur la tête de Jerry avant de continuer plus loin. Jerry avait frissonné malgré lui comme s'il avait échappé de justesse à quelque funeste destin.

2. À présent, sachant que Léon rôdait sans arrêt à travers la classe, Jerry gardait les yeux sur son texte bien qu'il n'eût pas envie de lire. Encore deux cours. Il attendait l'entraînement de football avec impatience. Après des jours d'exercices, l'entraîneur avait dit qu'il les laisserait sans doute utiliser le ballon cet après-midi.

3. «Assez de conneries comme ça!»

C'était Frère Léon - toujours en train d'essayer de choquer. En utilisant des mots comme «connerie» et «futaise» et en

laissant tomber quelques «sacré» et «diable» de temps en temps. En fait, il choquait réellement. Peut-être parce que ces mots étaient très surprenants lorsqu'ils provenaient de ce petit homme pâle à l'air inoffensif. Plus tard, on comprenait qu'il n'était pas inoffensif, évidemment. Tout le monde leva les yeux vers Léon quand ce mot «conneries» résonna dans la salle. Il restait dix minutes - assez de temps pour que Léon puisse accomplir, jouer un de ses jeux. La classe le regardait dans une sorte d'horrible fascination.

4. Le regard du frère fit lentement le tour de la salle, comme le rayon d'un phare qui balaie la côte, à la recherche des défauts cachés. Jerry éprouva à la fois une sensation de terreur et d'expectative.

«Bailey», dit Léon.

«Oui, Frère Léon.» Léon choisissait donc Bailey : un des faibles, brillant élève mais timide, introverti, toujours en train de lire, les yeux rouges derrière ses lunettes.

«Viens ici», dit Léon, le doigt pointé.

Bailey alla tranquillement se placer devant la classe. Jerry vit une veine battre sur la tempe du garçon.

5. «Comme vous le savez, messieurs», commença Frère Léon, s'adressant à la classe et ignorant totalement Bailey qui était pourtant à côté de lui, «comme vous le savez, une certaine discipline doit être

maintenue dans une école. Une ligne de démarcation doit être tracée entre les professeurs et les élèves. Nous, professeurs, aimerions être comme des élèves, bien sûr, mais cette ligne de démarcation doit être maintenue. Une ligne invisible, peut-être, mais quand même là.» Ses yeux humides brillaient. «Après tout, vous ne pouvez pas voir le vent, mais il est présent. Vous voyez son œuvre, les arbres qui penchent, les feuilles qui bougent...»

6. En parlant, il faisait des gestes, son bras devint le vent, la baguette dans sa main suivait la direction du vent et, soudain, sans prévenir, il frappa la joue de Bailey. Le garçon sauta en arrière de douleur et de surprise.

«Bailey, excuse-moi», dit Léon, mais sa voix manquait de commisération. Est-ce que c'était un accident? Ou une autre de ces petites cruautés de Léon?

7. Maintenant, tous les yeux étaient posés sur le pauvre Bailey. Frère Léon l'examinait, comme si c'était une préparation sous un microscope, préparation contenant le bacille de quelque maladie mortelle. Il fallait l'admettre : Léon était un superbe acteur. Il adorait lire des nouvelles tout haut, en faisant tous les rôles et tout le bruitage. Personne ne bâillait ni ne s'endormait dans la classe de Léon. Il fallait être sur le qui-vive sans arrêt, exactement comme à cet instant où tout le monde regardait Bailey en se demandant quel serait le prochain geste de Léon. Sous le regard scrutateur de Léon, Bailey avait cessé de se frotter la joue, même si une marque rouge était apparue, comme une vilaine tache s'étalant sous la peau. On ne savait pas comment, mais les rôles étaient renversés. On aurait dit que Bailey était en tort depuis le début, qu'il avait

commis une faute, qu'il ne s'était pas trouvé à sa place au bon moment et qu'il avait provoqué son malheur lui-même. Jerry se tortilla sur sa chaise. Léon lui donnait la chair de poule avec sa façon de changer l'atmosphère d'une salle sans même dire un seul mot.

8. «Bailey», dit Léon. Mais sans regarder Bailey, en regardant la classe comme s'ils étaient tous complices, excepté Bailey. Comme si la classe et Léon étaient liés par une conspiration secrète.

«Oui, Frère Léon?» demanda Bailey, les yeux grossis par les verres.

Une pause.

«Bailey», dit Frère Léon, «pourquoi éprouves-tu le besoin de tricher?»

9. Ils disent que la bombe à hydrogène ne fait pas de bruit : il n'y a qu'un éclair blanc aveuglant qui frappe mortellement les villes. Le bruit vient après l'éclair, après le silence. C'est ce genre de silence qui régnait alors dans la classe.
10. Bailey restait sans voix, la bouche ouverte comme une blessure.

«Ton silence est-il un aveu de culpabilité, Bailey?» demanda Frère Léon, en se retournant enfin vers Bailey.

Bailey secoua frénétiquement la tête. Jerry sentit sa propre tête bouger, appuyant Bailey d'une dénégation muette.

«Ah, Bailey», soupira Léon, la voix empreinte de tristesse. «Qu'allons-nous faire de toi?» Il se tourna vers la classe avec un air de connivence - lui et la classe contre la tricherie.

«Je ne triche pas, Frère Léon», dit Bailey, dans un murmure.

«Mais vois la preuve, Bailey. Tes notes - toutes des A, pas moins. Toutes les interrogations, tous les devoirs, tous les exercices à la maison. Seul un génie est capable de cette sorte de performance. Prétends-tu être un génie, Bailey?» Jouant avec lui. «Je dois admettre que tu y ressembles - ces lunettes, ce menton pointu, ces cheveux en désordre...»

Léon se pencha vers la classe, en relevant le menton, attendant un rire d'approbation, tout dans ses manières étant fait pour provoquer le rire de la classe. Et il vint. Tous rirent. Eh, que se passe-t-il, se demanda Jerry, tout en riant avec les autres. Parce que Bailey ressemblait effectivement à un génie, ou plutôt à la caricature des savants fous dans les vieux films.

11. «Bailey», dit Frère Léon, tournant à nouveau toute son attention vers le garçon, tandis que les rires s'estompaient.

«Oui», répondit Bailey d'un ton malheureux.

«Tu n'as pas répondu à ma question.» Il se rendit délibérément à la fenêtre et fut soudain absorbé par la contemplation de la rue, des feuilles de septembre qui devenaient brunes et se recroquevillaient.

Bailey resta seul devant la classe, comme devant un peloton d'exécution. Jerry sentit ses joues devenir chaudes et palpitantes.

«Eh bien, Bailey?» dit Léon de la fenêtre, toujours absorbé par le monde extérieur.

«Je ne triche pas, Frère Léon», dit Bailey, avec une force nouvelle dans la voix, comme s'il se campait sur ses positions.

«Alors comment expliques-tu tous ces A?»

«Je ne sais pas.»

Frère Léon pirouetta. «Es-tu parfait, Bailey? Tous ces A, ça implique la perfection. Est-ce cela la réponse, Bailey?»

Pour la première fois, Bailey regarda la classe elle-même, dans un appel muet, comme blessé, perdu, abandonné.

«Dieu seul est parfait, Bailey.»

12. Le cou de Jerry commençait à lui faire mal. Et ses poumons à le brûler. Il se rendit compte qu'il avait retenu sa respiration. Il reprit de l'air, avec précaution, pour ne faire bouger aucun muscle. Il aurait voulu être invisible. Il aurait voulu ne pas être dans la classe. Il avait envie d'être sur le terrain de football, en retrait, à la recherche d'un gars pour intercepter le ballon.

«Est-ce que tu te compares à Dieu, Bailey?»

Ça suffit, Frère, ça suffit, criait Jerry en lui-même.

«Si Dieu est parfait et que tu es parfait, Bailey, qu'est-ce que cela t'évoque?»

Bailey ne répondit pas, les yeux grands ouverts, incrédule. La classe était absolument silencieuse. Jerry entendit le bourdonnement de l'horloge électrique - il ne s'était jamais rendu compte avant que cette horloge électrique bourdonnait.

13. «L'autre possibilité, Bailey, c'est que tu ne sois pas parfait. Et, bien sûr, tu ne l'es pas.» La voix de Léon s'adoucit. «Je sais que tu ne trouverais rien d'aussi sacrilège.»

«C'est vrai, Frère Léon», dit Bailey, soulagé.

«Ce qui nous amène à une seule conclusion», dit Léon, la voix forte et triomphante, comme s'il avait fait une découverte importante. «Tu triches!»

À cet instant-là, Jerry détesta Frère Léon. Il sentit la haine dans son estomac - c'était acide, infect, brûlant.

«Tu es un tricheur, Bailey. Et un menteur.» Des paroles cinglantes.

Espèce de rat, pensa Jerry. Espèce de salaud.

Une voix retentit du fond de la classe. «Oh, laissez-le tranquille.»

Léon tourna sur lui-même. «Qui a dit cela?» Ses yeux humides brillaient.

14. La cloche sonna la fin du cours. Les pieds raclèrent le plancher tandis que les garçons repoussaient leur chaise, se préparant à partir, à sortir de cet endroit horrible.

«Attendez un peu», dit Frère Léon. Doucement - mais tout le monde entendit. «Personne ne bouge.»

Les élèves s'immobilisèrent à nouveau sur leur chaise.

15. Frère Léon les considérait avec pitié, hochant la tête avec un triste sourire aux lèvres. «Pauvres imbéciles», dit-il. «Pauvres espèces d'idiots. Savez-vous qui

est le meilleur ici? Le plus courageux de tous?» Il mit la main sur l'épaule de Bailey. «Grégory Bailey, c'est lui. Il a nié avoir triché. Il a résisté à mes accusations. Il a tenu bon! Mais vous, messieurs, vous étiez assis là à vous amuser. Et ceux qui ne s'amusaient pas ont laissé faire, ils m'ont laissé continuer. Vous avez transformé cette classe en Allemagne nazie pendant quelques instants. Oui, oui, quelqu'un a fini par protester. «Oh, laissez-le tranquille.» Et d'imiter parfaitement la voix grave. «Une faible protestation, trop faible et trop tardive.» Il y avait du bruit dans les couloirs, des élèves attendaient pour entrer. Léon ignorait ce bruit. Il se tourna vers Bailey, toucha le sommet de sa tête avec la baguette, comme s'il le sacrait chevalier. «Tu t'es bien comporté, Bailey. Je suis fier de toi. Tu as réussi la plus grande épreuve qui soit - tu es resté fidèle à toi-même.» Le menton de Bailey tremblait de reconnaissance. «Bien sûr que tu ne triches pas, Bailey», reprit-il d'une voix tendre et paternelle. Il fit un geste vers la classe - il était très fort pour les gestes. «Tes compagnons, là, ce sont eux les tricheurs. Ils t'ont trompé aujourd'hui. Ce sont eux qui ont douté de toi. Moi, jamais.»

16. Léon alla à son bureau. «Rompez», dit-il, la voix remplie de mépris à leur adresse.

Extrait de *La guerre des chocolats*,

roman de Robert Cormier

Traduit de l'américain par Michèle Poslaniec

Médium poche, l'école des loisirs

11, rue de Sèvres, Paris 6<sup>e</sup>